

soutenir au milieu des périls, sans rechercher quelquefois la solitude, pour se nourrir des pensées de l'éternité, et renouveler ses forces par la méditation et la prière, se fait illusion à elle-même, et finira par déchoir et se démentir. D'ailleurs, mes chers Frères, vous que nous voyons pratiquer avec édification les devoirs du christianisme, sâvez-vous si, au moment où je vous parle, vous êtes dignes d'amour ou de haine? Etes-vous certains qu'il ne se soit pas glissé dans votre cœur quelque poison secret de vanité, d'estime de vous-mêmes, de ressentiment ou d'aversion pour le prochain, qui corrompt vos œuvres, aux yeux de celui dont les regards percent le fond des abîmes? Oseriez-vous répondre que, dans le nombre de ces fautes journalières où votre fragilité vous entraîne, il n'y en ait aucune qui vous ait fait perdre les bonnes grâces de votre Dieu? Est-il bien sûr que dans ces médisances, ces railleries malignes, ces soupçons et ces jugemens téméraires, ces dédains, ces fougues d'humeur, ces paroles aigres et mordantes, ces curiosités indiscrètes, cette oisiveté de vie et cette mollesse, ces égaremens d'esprit dans la prière, que sais-je? ces imaginations et ces fantômes, il n'y ait jamais rien que de léger, d'involontaire et de véniel? N'avez-vous aucun motif de craindre que la langueur où vous êtes tombés, ne soit au moins voisine de ce funeste état de tiédeur qui provoque, de la part de Dieu, le vomissement et le dégoût? La fréquentation des sacremens où vous vivez n'a-t-elle pas ses dangers? Les choses saintes ont-elles été traitées assez saintement; et la chair de l'Agneau sans tache a-t-elle toujours été reçue dans un cœur bien préparé? Sans aller plus loin, quelle matière d'examen et de réflexion! Je vous appelle donc, vous aussi, à la retraite. Venez, ô justes! venez, ô pécheurs convertis! pesez vos œuvres et vos pensées dans la balance redoutable du sanctuaire. Fermant l'oreille aux discours insensés des créatures, venez écouter, dans le silence, la voix de celui qui juge les justices,

qui découvre souvent des souillures où les hommes n'aperçoivent que des vertus, et qui seul sait faire le discernement de l'or pur, et de ce qui n'en a que l'apparence. Peut-être vous montrera-t-il d'importantes réformes à opérer, dans une vie qui nous paraît innocente et digne d'éloges. Peut-être ouvrira-t-il vos yeux, pour voir dans votre âme des plaies que vous n'y aviez pas encore aperçues, et qu'il daignera enfin guérir. Mais, quoi qu'il en soit, j'ose vous promettre que ces jours passés dans sa maison ne seront pas des jours perdus pour vous. Il vous visitera dans ses bénédictions de douceur; il répandra dans votre âme sèche et aride la céleste rosée de sa grâce; il remplira votre esprit de ses divines lumières; il vous consolera dans toutes vos peines, en vous faisant vivement sentir que le temps et les misères qui finissent avec lui ne sont rien, et que l'éternité renferme dans son sein des délices ineffables pour ceux qui portent fidèlement le joug du Sauveur.

Concluez donc, ô vous tous mes chers Auditeurs! dans quelque état que vous soyez, que votre grand besoin, votre affaire la plus pressante, est de réfléchir sur vos intérêts éternels. Je viens de vous le faire voir. J'ajoute que vous n'aurez point d'occasion plus favorable pour y réfléchir utilement que celle de cette retraite et de ce jubilé. C'est le sujet de ma seconde partie.

## SECOND POINT.

Pour que l'esprit de l'homme trop souvent répandu au-dehors, plongé dans les sens, tout occupé des intérêts du temps et de cette vie périssable, puisse s'appliquer efficacement à la méditation des grands objets de la foi, trois choses sont nécessaires: le recueillement intérieur, qui le rappelle au-dedans de lui-même; l'instruction extérieure, qui lui fournisse la matière des graves réflexions auxquelles il doit se livrer; et enfin le secours d'une



grâce spéciale, qui le touche et l'éclaire. Or, ces trois choses ne sont jamais plus heureusement réunies que dans le concours de cette retraite et de ce jubilé, qui vous offrent tout à la fois, et les plus puissans moyens de recueillement, et le genre d'instruction le plus propre à élever vos pensées aux vérités éternelles, et le secours de grâces non-seulement abondantes, mais même rares et extraordinaires. Je vais tâcher de vous faire sentir le prix de ces trois grandes ressources qui vous sont offertes. Commençons par le recueillement.

Lorsque le prophète Jérémie, dont vous avez déjà entendu les paroles, déplorait si amèrement les maux qui désolent la terre entière, il les attribuait tous au défaut de recueillement, à cette dissipation funeste qui entraîne presque tous les hommes loin d'eux-mêmes, et ne leur permet pas de rentrer dans leur propre cœur, pour y écouter la voix de Dieu et de leur conscience: *Desolation desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.* C'est là, en effet, la source de tous nos malheurs, parce que c'est celle de tous nos égaremens et de tous nos crimes. Suivez-moi, mes Frères. Dieu qui remplit tout de son immensité, et dont l'univers est le temple, mais qui se plaît surtout dans la créature raisonnable qu'il a formée à son image, s'est fait comme un sanctuaire intime dans le fond de nos âmes; il y a établi son trône et sa demeure; et comme il rendait autrefois ses oracles au peuple hébreu, du fond du tabernacle où il résidait parmi eux, de même il nous communique ses lumières et ses faveurs dans ce lieu secret et profond de notre cœur, où il daigne habiter. Si nous y entrons souvent pour nous entretenir avec lui, nous conservons l'amour de la vertu, le sentiment de notre dignité, l'estime des vrais biens, le mépris de la fausse gloire et des richesses corruptibles, l'horreur du vice qui nous souille et nous dégrade. Mais si nous fuyons sa présence, en nous bannissant de ce temple intérieur, pour nous

répandre dans les créatures; si nous nous remplissons avidement de tous les objets frivoles ou dangereux qui entrent par les sens, nous oublions bientôt que nous portons l'empreinte de la ressemblance divine, que nos âmes sont les filles du Très-Haut et les sœurs des anges, que le corps est notre prison, la terre notre lieu d'exil, le ciel notre patrie, la mort l'affranchissement de nos liens et le commencement de notre véritable vie. Loin d'entretenir de si nobles pensées, nous bornons tous nos desirs et tous nos soins à notre existence mortelle, nous détournons nos regards du grand avenir qui nous est préparé; nous mettons notre bonheur dans le délire des passions et notre gloire dans notre ignominie; nous nous ravalons basement au rang des animaux, à qui peut-être même envierions-nous leur instinct stupide, et ces appétits brutaux que ne contraint ni la raison ni la conscience, et le privilège de périr tout entiers dans la corruption du tombeau. Quand l'homme en est venu à ce degré d'avilissement, il n'y a plus d'excès ni de désordre dont il ne soit capable; l'impiété, les scandales, les monstrueuses et abominables débauches deviennent son élément, et c'est là proprement cette désolation qui excitait la douleur de Jérémie. L'infortuné pécheur que la dissipation a conduit dans cet abîme, n'en pourra jamais sortir, si le recueillement ne le ramène au-dedans de lui-même et aux pieds du Dieu dont il s'est éloigné. O puissance, ô vertu admirable du recueillement! un seul retour sérieux sur soi-même a suffi plus d'une fois pour faire en un instant, d'un homme dissolu, d'une femme sans pudeur, des modèles de pénitence et d'illustres conquêtes de la grâce. Ainsi furent convertis et sanctifiés les Magdeleine, les Pélagie, les Augustin, et tant d'autres dont les exemples sont assez connus. Que ne devons-nous donc pas espérer d'une retraite qui n'est autre chose qu'un appel public, une invitation solennelle au recueillement? Qui ne se sentirait disposé à rentrer dans son propre



cœur, en voyant tout un peuple accourir, plusieurs fois le jour, dans la maison du Seigneur, et y demeurer, des heures entières, prosterné devant lui, ou attentif à écouter sa parole? Qui ne serait enlevé aux pensées et aux affections terrestres, par la vue des saints autels, substitués aux vains spectacles du théâtre; par le chant des cantiques sacrés, remplaçant la molle harmonie des concerts profanes; par le silence et la gravité religieuse de nos assemblées, si différens du bruit et de la licence des compagnies mondaines; enfin, par le seul appareil de nos exercices, et la pensée imposante d'une semaine toute consacrée aux méditations de l'éternité? Oui, nous osons le dire, le pécheur même le plus endurci, s'il vient se mêler à la troupe fidèle qui remplira le temple en ce saint temps, éprouvera au moins quelques désirs de conversion, envera le bonheur de ceux qu'il n'aura pas le courage d'imiter, et commencera à comprendre qu'il y a mille fois plus de douceur dans la piété et la vertu, que dans tous les plaisirs empoisonnés du siècle. C'est ainsi que la retraite offre d'abord les plus puissans moyens de recueillement.

Montrons, en second lieu, qu'elle offre le genre d'instruction le plus propre à imprimer fortement dans l'âme les vérités de la foi. Nous ne prétendons pas enseigner ici une autre doctrine que celle qui retentit dans toutes les chaires chrétiennes; et nous n'avons ni les lumières, ni l'éloquence de ceux qui vous annoncent, dans d'autres occasions, la divine parole; mais, mes Frères, le langage de la retraite a son efficacité propre et particulière, non-seulement à raison des circonstances dont nous venons de parler, et qui déjà frappent l'imagination et ébranlent le cœur, mais encore par l'effet d'un caractère plus apostolique qui s'attache alors à notre ministère, comme aussi par la nature des sujets que nous traitons, par l'ordre dans lequel nous les disposons, et enfin par la suite même et la continuité. Disons un mot sur tout cela. Dans les autres genres de préca-

tion, l'on peut être tenté quelquefois de nous envisager, non pas seulement comme les envoyés de Jésus-Christ et les distributeurs du pain qui nourrit les âmes, mais encore, hélas! comme des orateurs dont on vient de juger et apprécier les dons naturels et les talens. On croit être en droit d'attendre de nous des discours étudiés, et l'on veut y trouver de l'art et des ornemens, aussi bien que de l'onction et de la solidité. Il n'en est pas de même, lorsque, nous vouant à des fonctions plus pénibles, et consentant à porter, pendant tout le cours d'une retraite, le poids du jour et de la chaleur, nous venons semer, à la sueur de notre front, le grain sacré de la parole dans les esprits; on ne voit plus alors en nous que des ouvriers évangéliques. On sent bien que nous ne pouvons avoir en vue que le fruit spirituel de notre travail, et non les applaudissemens de nos auditeurs; on ne s'étonne pas que nous dépouillions notre langage de toute parure étrangère, et que, sans nous occuper des moyens de plaire ou d'éblouir, nous songions uniquement à remuer les consciences et à faire couler les larmes du repentir; aussi, prêchons-nous alors l'Évangile avec cette énergique simplicité, cette liberté toute apostolique, qui fait oublier celui qui parle et ne laisse envisager au pécheur que ses crimes, le Dieu qu'il a outragé et le châtiment qui le menace. Nous ne traitons que les plus grandes et les plus profondes vérités de la religion et de la morale chrétienne, ou plutôt nous présentons en abrégé la morale et la religion tout entière. Nous faisons remonter l'homme à son origine, pour lui rappeler que son âme est le souffle du Créateur, que son corps est un limon pétri de ses divines mains; nous lui montrons l'objet et la fin de son être, qui est d'en glorifier l'auteur, et de mériter, en le servant, une félicité sans bornes; nous lui faisons mesurer de l'œil la carrière si courte de la vie, afin qu'il comprenne qu'elle n'est qu'un point dans le temps, comme le temps n'est qu'un point dans l'éternité; nous



le transportons en esprit à son lit de mort, pour y prendre conseil de cette heure fatale qui décide d'un avenir sans fin; de là, nous le traduisons à ce tribunal terrible où se prononcent des arrêts irrévocables, et ensuite à cet autre jugement qui terminera les siècles, et où les secrets des cœurs seront manifestés en présence de l'univers; nous descendons avec lui jusqu'aux portes des enfers, et nous lui montrons, au milieu de ce gouffre de flammes, la place que ses péchés lui ont marquée; au sortir de ce lieu d'horreur, nous le conduisons tout tremblant sur le Calvaire, où il voit le Fils de Dieu s'interposant entre lui et son Père irrité, subissant, pour le sauver, les tourmens et la mort, l'arrosant de ce sang pur et adorable qui efface toutes les iniquités, et lui ouvrant le sein d'une miséricorde infinie. A ce spectacle, la confiance renaît dans son cœur; il commence à répandre des larmes plus douces, il les mêle avec consolation aux pleurs de Magdeleine et de l'Enfant prodigue, et enfin il ose lever les yeux vers le ciel et contempler ce séjour de paix et de bonheur, où il peut encore parvenir par le changement de vie et la pénitence. Voilà nos sujets et nos tableaux. Quand même chacun de ces grands objets, considéré seul, ne suffirait pas pour produire une émotion profonde, leur suite et leur ensemble la produirait. L'âme transportée loin de la terre, et au milieu des scènes de l'éternité; frappée pour ainsi dire coup sur coup, de tout ce qui est le plus capable de l'émouvoir; tour à tour agitée par la crainte, abattue par la douleur, relevée par l'espérance, entraînée par l'amour, finit par se laisser vaincre, et devient ainsi l'heureuse conquête de notre zèle. Telle est la puissance des instructions de la retraite.

Cependant nous ne nous faisons pas illusion, Seigneur; nous sommes loin d'attribuer ces effets merveilleux à nos discours ou à nos efforts; nous n'ignorons pas que celui qui plante et celui qui arrose ne sont rien, que vous seul donnez l'accroissement, et

qu'il n'appartient qu'à votre grâce de féconder les germes salutaires que nous déposons dans les âmes. Aussi ai-je annoncé, en troisième lieu, mes Frères, que la circonstance qui vous rassemble vous offre le secours de grâces abondantes et même extraordinaires. Quand il ne s'agirait que des grâces attachées à la retraite toute seule, c'en serait assez pour justifier ce que j'avance. En effet, une constante expérience ne prouve-t-elle pas que Dieu bénit ces saints exercices, ces pieuses réunions de chrétiens qui, suspendant leurs occupations ordinaires, viennent plusieurs fois le jour, dans sa maison, se placer à ses pieds, comme Marie, pour entendre sa voix et recueillir avidement ses divines leçons? Combien de justes affermis dans les voies de la justice, et élevés à de nouveaux degrés de vertu; combien d'âmes faibles et chancelantes retenues sur le point d'une déplorable chute; combien de cœurs languissans, et pour ainsi dire affadis, ranimés et fortifiés; combien de pécheurs convertis, de paralytiques de trente-huit ans guéris, attestent que, dans ces occasions, la rosée céleste coule sur la terre, et que l'Esprit-Saint agit puissamment dans les cœurs! Ne sont-ce pas ces fruits consolans qui soutiennent notre courage et nos forces toujours prêtes à défaillir au milieu des fatigues de ce pénible ministère? Et, s'il m'est permis de comparer ces retraites aux entreprises bien plus laborieuses et plus étendues d'un zèle plus généreux et plus relevé, quelle autre récompense avez-vous de vos immenses travaux, vous, ouvriers vraiment apostoliques, dont les missions déjà si justement célèbres reproduisent parmi nous les merveilles de la première prédication évangélique? Qu'est-ce qui renouvelle sans cesse votre vigueur tant de fois épuisée, tandis que vous parcourez, avec une ardeur infatigable, les villes et les campagnes, prêchant la pénitence et plantant dans tous les lieux la croix de Jésus-Christ? N'est-ce pas la consolation de voir, partout où vous portez vos pas, les injustices



réparées, les inimitiés éteintes, les mœurs publiques réformées, les sentimens purs de la religion et de la foi se réveiller dans des cœurs flétris par le vice et l'impiété, et les peuples entiers revenir, en se frappant la poitrine et versant des larmes de componction, au culte presque oublié de leurs pères? N'est-ce pas l'espérance de sauver la patrie plus efficacement que ne l'eussent fait des armées, de rajeunir en quelque sorte la vieillesse d'une nation, qu'un apôtolat bien différent avait conduite à une affreuse décrépitude morale, et de détourner loin de nous les malédictions terribles que tant de crimes avaient amassées sur nos têtes? Ah! si ce sont là les grâces de la mission, celles de la retraite, quoique moindres, sont toutefois semblables, et jusqu'ici nous ne les avons jamais vues stériles. Mais, dans l'occasion présente, d'autres grâces plus rares s'y joignent encore: cette indulgence plénière en forme de jubilé, accordée par le souverain Pontife à ceux qui, durant les jours de cette octave, viendront dans cette église prendre part au culte que nous y rendons à la Croix; cette rémission entière des péchés, cette abolition totale de la plus formidable des dettes promise aux vrais pénitens; ces facultés extraordinaires conférées aux prêtres, et en vertu desquelles ils peuvent absoudre des cas même réservés au Saint-Siège, lever les excommunications et les censures, commuer les vœux, et user ainsi, presque sans restriction, du pouvoir de délier les consciences, qui, dans d'autres temps, est beaucoup plus limité entre leurs mains: tout cela ne nous donne-t-il pas le droit de vous dire que c'est ici pour vous l'époque des grandes miséricordes du Seigneur, et que vous seriez tout à la fois bien ingrats et bien aveugles, si vous ne vous empressiez pas d'en profiter?

Hélas! n'y a-t-il pas assez long-temps que nous abusons de sa divine patience, que nous provoquons sa colère et méprisons ses bienfaits? O mes chers Auditeurs, nous dont les pères étaient si religieux et

si fidèles, nous qui habitons une terre féconde en saints et en martyrs, comment sommes-nous devenus les ennemis du Dieu à qui notre patrie fut redevable, pendant une longue suite de siècles, de tant de prospérité et de grandeur? N'avons-nous donc pas assez appris, par les malheurs qui nous accablent depuis que nous lui faisons la guerre, que sa protection est préférable à sa haine, et qu'il y a plus de sagesse à se courber sous son joug, qu'à braver ses foudres? Eh! qui nous rendra, je ne dis plus la gloire et la félicité publique, la considération au-dehors, l'ordre et la tranquillité au-dedans: mais qui rendra à chacun de nous la paix de l'âme, la vraie et pure joie, l'espérance d'un avenir heureux après la vie, si nous ne nous réconcilions enfin avec le Ciel?

Venez donc à votre Dieu qui vous appelle, et par ma voix et par celle de votre conscience, ô vous tous qui ne voulez point périr éternellement! Ne rejetez pas ses invitations pressantes, et son amitié qu'il vous offre peut-être pour la dernière fois. Venez, ô vieillards, qui, déjà penchés sur la tombe, n'avez peut-être encore ni commencé à bien vivre, ni appris comment on se prépare à bien mourir. Venez, ô vous qui, dans la vigueur de l'âge, ne rêvez qu'affaires, qu'entreprises, qu'établissements de famille, que projets d'élevation et de fortune, et à qui le Dieu que vous oubliez est peut-être au moment de redemander votre âme. Venez, jeunesse licencieuse et aveugle, qui avez essayé de tant de plaisirs, sans y trouver le bonheur; qui, par votre impatiente avidité de jouir, êtes tombée avant le temps dans la satiété et le dégoût; venez faire l'épreuve d'un autre genre de plaisir, qui sera nouveau pour vous, celui de l'innocence et de la vertu: elle seule peut réveiller un cœur usé et flétri par les passions, en le rendant sensible au goût des véritables délices. Venez, vous, femmes dissipées et frivoles, dont l'esprit ne s'est occupé, jusqu'à présent, que de bagatelles; qui ne connaissez point d'affaires plus importantes que vos jeux



et vos parures, et n'aspirez point à d'autre récompense que les applaudissemens et les suffrages d'un monde insensé; venez vous convaincre que les seules choses grandes et solides sont celles auxquelles vous n'avez pas encore pensé, et regrettez une portion si considérable de votre vie déjà perdue dans la vanité. Venez, ô grands pécheurs! dont les crimes se sont multipliés au-delà des cheveux de votre tête, et que le désespoir du salut avait précipités dans l'abîme de l'impiété, venez reconnaître, par votre propre expérience, et prouver par votre exemple, à d'autres pécheurs désespérés comme vous, que les miséricordes divines surpassent infiniment toute la malice de l'homme, et que la charité de Jésus-Christ est un asile ouvert en tout temps au repentir. Venez aussi, vous qui depuis long-temps servez le Seigneur, venez vous instruire, vous consoler, vous fortifier à ses pieds, et recueillir de nouveaux fruits de sa grâce, de nouveaux dons de son amour. En un mot, Chrétiens de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qui que vous soyez, et quelque vie que vous ayez menée, accourez tous à la source des grâces et des bénédictions célestes, afin qu'après vous y être purifiés et abreuvés, vous soyez dignes des regards favorables de votre Dieu et de ses immortelles récompenses. Ainsi soit-il.

---

## SERMONS

SUR

# L'INCRÉDULITÉ.

---

*Noli esse incredulus, sed fidelis.*

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle. (Joan. xx, 27.)

LE dernier siècle, mes Frères, a vu naître cette secte de prétendus sages qui, sous le nom audacieux d'incrédulés, ont levé l'étendard contre le Christ; qui se rient de ses mystères, de ses maximes, de ses miracles, de sa divinité; qui traitent le culte qu'on lui rend de superstition, le zèle pour sa gloire de fanatisme, l'obéissance à ses lois de lâche et honteuse servitude. O douleur! quand je considère cette secte nouvelle qui surpasse en impiété toutes les autres; dont le caractère propre est de ne rejeter aucune erreur, de ne professer aucune vérité; dont le dogme unique est un mépris universel pour toute religion, pour toute autorité, pour toute règle de devoirs; quand je la vois s'accroître et s'étendre avec une effrayante rapidité, entraîner dans sa révolte tous les